

LA DYNAMITE

A propos de l'explosion du Cerro certaines personnes ont donné des théories, fantaisistes sur les causes probables de l'accident.

Comme la dynamite brûle à l'air libre sans détonner, ces personnes ont prétendu qu'il était impossible que l'explosion se soit produite à la suite d'un commencement d'incendie et ont été conduites à admettre qu'il y avait eu séparation de la nitroglycérine et de la matière absorbante; puis décomposition et inflammation de la nitroglycérine.

Tout ceci est inexact et nous allons essayer de le démontrer.

Rappelons d'abord rapidement l'histoire de la dynamite.

Comme on le sait, l'invention de la dynamite remonte à 1866-1867 et est due aux recherches de M. Nobel. Elle est formée de nitroglycérine et d'une matière inerte généralement de la silice, mais pouvant être tout autre corps poreux.

La nitroglycérine qui fut découverte en 1817 par A. Sobrero s'obtient par un mélange d'acide sulfurique concentré et d'acide azotique, fumant sur la glycérine. Elle se présente sous la forme d'un liquide huileux et est légèrement volatile, sans décomposition, vers 100 degrés; elle ne détonne par la chaleur qu'entre 256 ou 257 degrés, mais détonne facilement par le choc ou au moyen d'amorces fulminantes.

L'emploi et surtout le transport de la nitroglycérine présentent de grands dangers, son emploi fut très restreint jusqu'en 1867 époque à laquelle, comme nous le disions plus haut, M. Nobel trouva moyen de la transformer en dynamite, produit exempt de dangers et doué d'une force explosive tout aussi énergique.

Pour démontrer l'innocuité de la dynamite dans le cas où elle est enflammée à la manière ordinaire, c'est à dire par le contact d'un corps en ignition, on prend une cartouche à la main on l'enflamme au moyen d'une allumette et la dynamite brûle et se consume sans explosion.

D'autres expériences ont prouvé non moins victorieusement l'absence de tout danger dans les cas de chocs et de collisions qui peuvent occasionner les transports ou l'inflammation de la matière dans les incendies.

Une balle légère de sapin, contenant 4 kilogrammes de dynamite, fut lancée d'une hauteur de 23 mètres de manière à tomber sur des roches dures. Le choc brisa la balle, mais la dynamite resta parfaitement intacte.

Une balle semblable à la précédente et chargée de la même manière, fut jetée au centre d'un vaste brasier; au bout d'un instant, elle s'inclina par un mouvement assez lent, et l'on vit sortir une belle colonne de flamme et de fumée, qui dura jusqu'à l'épuisement de la matière.

Voilà pour le choc et pour le feu.

Voyons maintenant pour la chaleur.

Pour prouver que la chaleur n'amène pas l'explosion de la nitroglycérine hors du corps absorbant on plaça une certaine quantité de dynamite dans un entonnoir en verre et on expose le tout pendant une heure à l'action de la vapeur d'eau. On ne constate aucune modification.

La chaleur aide cependant à l'explosion de la dynamite. Si on étend une couche très mince de la dynamite sur une enclume et si on frappe violemment, quelques parcelles sont expulsées en produisant un bruit analogue à celui d'un coup de fouet, mais la décomposition ne s'étend pas aux parties voisines. Si on refait la même expérience avec de la dynamite exposée pendant deux heures au soleil, sur une plaque métallique, pendant une forte chaleur de l'été, le choc du marteau sur l'enclume produit une explosion semblable à celle que fournit la nitroglycérine.

De tout ce qui précède il résulte que la dynamite à nu ou sous une enveloppe présentant une faible résistance, ne peut faire explosion sous l'action du feu le plus intense.

Mais, direz-vous, la dynamite ne peut-elle, par l'effet du temps, devenir sujette à des altérations de constitution mécanique ou chimique de nature à diminuer ses précieuses qualités, ou même à la rendre aussi dangereuse que la nitroglycérine?

A cela nous répondrons que de la dynamite conservée et placée pendant cinq ans dans les conditions les plus variables, soumise à de hautes températures, notamment pendant quarante jours à la température de près de 100 degrés centigrades, à l'action de l'air et du soleil pendant tout un été, a été maintenue exactement dans son état primitif.

Alors comment un incendie a-t-il pu être la cause de l'explosion du Cerro? D'une façon bien simple si on fait attention à l'explosion. On a dit que le dépôt renfermait avec la dynamite des amorces. Or les amorces renferment du fulminate de mercure qui détonne par inflammation.

On comprendra encore plus facilement que l'inflammation des amorces a été la cause de l'explosion si nous ajoutons qu'avec la température actuelle quelques dégrammes de fulminate suffisent pour provoquer l'explosion de la dynamite.

Pourquoi une souscription? Est-ce que le propriétaire du dépôt de dynamite est inconnu? ou l'article du code Civil qui dit que celui qui porte préjudice à autrui lui en doit réparation est-il aboli?

Il me semble que les lésés de l'explosion n'ont qu'à réclamer au dit propriétaire le paiement des préjudices soufferts et que celui-ci s'empresse d'obtempérer à leurs demandes, de peur que les tribunaux ne le condamnent en outre à des dommages et intérêts pour ses imprudences.

Oui, sans doute, mon cher X., mais les empressements de ce genre sont de ceux qui permettent aux réclamants de tirer longtemps la langue.

Si longtemps, que la souscription reste toujours utile, au moins, pour les désaltérer en attendant.

MENUS PROPOS

En croirai-je mes yeux?

Le journal de *Matra* nous a fait vendredi la surprise d'un article correctement écrit. C'est la première fois que cela lui arrive, et nous ne pouvons que l'engager à recommencer, si tant est que nous n'ayons à pleurer bientôt sur sa tombe prématurément ouverte par la malice de l'un de nos confrères.

Et non seulement le susdit article s'est trouvé exempt des solécismes habituels et des bizarreries archaïques du rédacteur ordinaire des *Débats*, mais encore, — si les futurs pourriez-vous bien le croire? — le ton en est badin et l'allure spirituelle.

— Spirituelle?

— Oui, spirituelle. C'est à croire que cette fois *Matra* a véritablement usurpé la colonne de son rédacteur en chef.

Tartuffe toutefois n'y aura rien perdu.

Le jovial dissertateur est en effet de la bonne école pharisaïque.

Il sait faire l'éloge du modeste *pachero* de Joaquin Suarez, tout en se pourléchant goulument les babines du *balthazar* sénatorial qu'il vient de s'assurer pour six ans...

La *Gazette* a eu aussi une inspiration de génie... saintiste. Elle demande qu'on mette un frein aux impertinences vraiment trop cavalières que certains gaspilleurs d'encre — elle dit: *tinterillos* — se permettent à l'égard de la future députation nationale dont ses patrons — père, fils et gendres — menacent d'être le plus bel ornement.

El *Nacional*, lui a répondu hier par la plume bien taillée de Spencer: «La Nación a raison. C'est évidemment une faute grave que commettent les *tinterillos*. Don Clodomir mérite la plus grande considération. Oui, monsieur. Par son enviable talent, par son patriotisme éprouvé, par son insubmissible indépendance de caractère, et — surtout — parce qu'il est le seul exemplaire de *pur sang* que possède la République. Comte de Marcosena!... Excuses du peu!»

Une des choses les plus remarquables de la remarquable oburgation que la *Nacion* a cru devoir adresser ainsi aux imprudents contemporains de la majorité législative, récemment brisée par l'influence Directrice, est la petite insinuation suivante que nous recommandons à la plus spéciale attention du docteur Palomeque et de ceux qui croient, comme lui, avoir gagné leur diplôme, en loyal tournoi: «Y a-t-il dans le Corps Législatif un seul citoyen dont l'élection ait été effectuée en de meilleures conditions que celles dont est sortie la Législature de 1891?... Donc, tous étant en *égales conditions*, il n'est pas digne (?) que l'on outrage chaque jour des citoyens qui vont s'acquiescer de l'un des premiers *pacheros* de l'Etat.

Le style de cette laborieuse bourde est détestable, mais l'intention en est claire.

Si M. Palomeque la prend au sérieux, il est capable de flanquer son diplôme sur le nez camus de l'Influence Directrice.

Qui sait si celle-ci en serait bien fâchée? Il doit y avoir, par là quelque, petit nouveau ou cousin à placer, si la série des fils et des gendres est déjà épuisée.

A Madame B.

Vous avez probablement raison, chère madame, mais je ne crois point avoir si grand tort. Madame Du Chastelot qui était moins jolie que vous, mais tout aussi charitable, écrivit un jour à Voltaire:

«Vous êtes vraiment trop méchant, mon cher poète. Ne pourriez-vous un peu laisser Maspertuis tranquille?»

Et Aronnet répondit: «Je ne suis point méchant; je conserve l'esprit de charité avec tous les honnêtes gens et prit de charité des doctes, et même avec ceux qui ne sont ni honnêtes ni doctes, jusqu'à ce qu'ils me disent des injures, ou qu'ils me fassent quelque mauvais tour. Car l'homme est ainsi fait qu'il

n'aime point du tout à être vilipendé et vexé. Si j'ai été un peu goguenard, et si j'ai déplié par là autrefois à un philosophe lapon, c'est que ce Lapon m'avait molesté sans motif; et cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule; car il ne faut pas affliger son prochain, c'est manquer à la raison universelle».

Sur ce, lecteurs et lectrices, bonne année! Si nos menus propos ont été parfois un peu gros, vous voudrez bien nous le pardonner. L'important, pour sa part, vous promet d'être à l'avenir, aussi menu qu'il lui sera possible.

COMPTE RENDU

DES EXAMENS DE FIN D'ANNÉE DU COLLEGE FRANCO-ANGLAIS

La Commission d'examen était composée de MM. Lengoust, P. H. Latour, Ph. A. Zimmerman, P. Poussin, F. Brandt.

Le 23 Décembre courant, à 8 h. 1/2 du matin, la séance s'est ouverte. Tous les élèves du Collège étaient présents, et ceux du Cours Intérieur ont été examinés sur la lecture en français. Ces premières épreuves ont été très satisfaisantes: il est rare en effet, d'entendre des jeunes Orientaux de 5 à 8 ans, lire en français avec tant de facilité, et avec un accent aussi pur.

Les élèves du Cours Moyen (1^{er} et 2^e D^{rs}) sont venus à leur tour et ont prouvé qu'ils n'étaient pas moins appliqués que les plus jeunes. Quelques-uns, après la lecture ont rendu compte de ce qu'ils venaient de lire d'une manière parfaite, et tous en ont fait la traduction avec beaucoup de facilité. La moyenne des notes obtenues pour la lecture expliquée, la grammaire et la traduction a été de 7 3/4 sur 10.

Dans la soirée, on a interrogé les élèves sur l'arithmétique.

Peu de questions sont restées sans réponse, et si les élèves du Cours Intérieur ont fait les opérations au tableau noir avec exactitude, ceux du Cours Moyen n'ont pas éprouvé la moindre difficulté pour résoudre et pour raisonner les problèmes qui leur ont été posés.

La séance s'est levée à 6 h. du soir, et les élèves ainsi que les parents étaient convoqués pour le lendemain, 24, à 8 h. 1/2 du matin. C'est alors qu'on a procédé aux examens d'histoire, de géographie, de lecture en espagnol, et de la grammaire espagnole.

Nous avons constaté que la langue du pays n'est pas négligée, et que ces jeunes élèves possèdent aussi bien la grammaire espagnole que la grammaire française.

Quelques questions sur la morale, la politesse, et enfin l'examen de Tenue de livres et de Comptabilité ont mis fin à la séance du matin. A deux heures de l'après-midi un grand nombre de parents et d'invités étaient déjà présents pour entendre réciter les poésies, et assister à la distribution des prix.

Tous les élèves ont déclaré passablement bien plusieurs morceaux choisis, mais quelques-uns ont mérité de véritables ovations. Le jeune élève P. Dupin, surtout, a été distingué par la façon irréprochable avec laquelle il a déclamé «La Saisie de Raoul de Navery. Il a mérité de chaleureux applaudissements.

Les prix, qui consistaient en de magnifiques livres choisis fort à propos pour intéresser et instruire les enfants, ont été remis par M. Lengoust, président de la Commission, qui a mis fin à la séance par quelques paroles affectueuses adressées aux parents, aux élèves et au maître. Il a annoncé en même temps que la rentrée des classes au Collège Franco-Anglais, était fixée au Mercredi, 3 Janvier 1894.

Montevideo, le 26 Décembre 1893.

La Commission.

COURRIER DES CHAMBRES

PHYSIONOMIE DES SEANCES

Paris 21 novembre.

L'impression générale était, après la séance de mardi, que la Chambre se montrait pour une débutante singulièrement turbulente et indisciplinée. Cette attitude s'accorde mal avec l'idée d'embrigadement qui naît forcément de l'existence des groupements parlementaires; mais il est impossible de ne point la constater. Dès qu'un orateur est à la tribune, les interruptions qu'on entend de toute part, si nombreuses, si acérées, qu'il ne faut pas songer à les recueillir. A peine peut-on noter, par ci par là les plus intéressantes et je vous assure que celles-là ne sont pas nombreuses.

Les interruptions ne s'arrêtent qu'à lancer au hasard une phrase sonore, un mot qu'ils croient spirituel, sans se soucier, la plupart du temps, du sens commun. Aujourd'hui encore, les tapageurs s'en sont donné à cœur joie.

A peine M. Lockroy venait-il d'entamer son discours, que déjà modérés et socialistes, radicaux et conservateurs l'achetaient, la bride à leur seconde et surtout bruyante imagination. Heureusement pour lui M. Lockroy ne se démonte pas facilement et il n'a que fort rarement rompu les interruptions qui hachaient son argumentation. Il a, cependant, tenu à rendre hommage à la fermeté des convictions de M. Ca-

zenove de Pradines qui, lorsque M. Lockroy parlait de la disparition des anciens partis, a revendiqué hautement la qualification de royaliste.

Le glorieux mutilé de l'Etat, comme l'appellent ses amis, ayant fait sa petite profession de foi monarchiste, MM. de Lalande d'Asson, Arthur Legrand, le prince de Léon et quelques autres ont cru devoir en faire autant.

Un autre incident s'est produit quelques instants plus tard, quand l'orateur a dit que le ministère actuel était en désaccord sur certaines réformes importantes. Cette allusion visait évidemment M. Peytral et l'impôt sur le revenu. M. Lockroy n'a pas tardé, au reste, à mettre les points sur les i et il a reproché avec aigreur au ministre des finances d'avoir abandonné le projet qu'il avait déposé autrefois.

Vous pensez bien que M. Peytral a riposté. L'honorable ministre des finances a lancé un «Qui vous a dit que le cabinet ne voulait pas de l'impôt sur le revenu?» qui a légèrement interloqué M. Lockroy. Le fait est que le gouvernement ne s'est prononcé ni pour ni contre, par l'excellente raison que M. Peytral ne lui a pas soumis le projet qui s'élabora actuellement dans son administration.

Enfin, alors qu'il s'appretait à conclure, M. Lockroy a soulevé un vil tapage en déclarant qu'il n'était ni collectiviste ni anti-patriote.

— Il n'y a pas d'anti-patriotes dans cette Chambre, s'écrie M. Jourde.

— Si, il y en a, riposte M. Deschanel.

— Non.

— Eh! bien, citez-les alors, clame M. Baudin. Le député socialiste du Cher ne s'en tient pas à cette interruption; il s'agite; il crie: il se démonte tant et si bien que le président, pour le calmer, est obligé de lui infliger un rappel à l'ordre. Le remède agit; M. Baudin se calme comme par enchantement.

M. Barthe, qui succède à M. Lockroy, se fait vivement applaudir en réclamant un ministère homogène, mais pour lui c'est l'élément radical qui doit disparaître du cabinet. La déclaration ministérielle lui paraît fort nette; mais, sur un point, des explications lui semblent nécessaires. Ce point, naturellement, c'est l'impôt sur le revenu, et, devant les critiques acerbes de M. Barthe, le ministre des finances est encore obligé de donner un réplique aux insinuations malveillantes qu'on répand depuis quelque temps dans la presse et le Parlement.

A ce détail près, le discours de M. Barthe est excellent. Le jeune député des Basses-Pyrénées reprend par le menu la conférence socialiste que M. Jaurès nous a fait l'autre jour et montre combien sont décevantes les théories qu'on débite chaque jour aux ouvriers. C'est tout un programme de gouvernement qu'il expose et des salves d'applaudissements concluent pour ainsi dire chacune de ses phrases. Son succès a été tellement vif auprès des modérés que nous avons entendu dire à plus de vingt d'entre eux: «Ce garçon-là? Vous verrez; avant deux ans, il sera ministre.» Et, ina foi, la prédiction pourrait fort bien se réaliser.

Un des passages les plus applaudis du discours de M. Barthe a été celui où parlant des progrès du socialisme, il s'est écrié: «On en arrive à voir la municipalité d'une grande ville de France, municipalité socialiste, refuser d'aller recevoir le général Dodes revenant victorieux du Dahomey.» Ces paroles qu'inspirait le plus pur patriotisme, ont été saluées par des bravos répétés. Notons ici que M. le maire de Marseille assistait dans une tribune à la séance de la Chambre.

Mais pourquoi ces clameurs; pourquoi ces protestations indignées? Tout simplement parce que M. Chaulemps vient de faire son apparition à M. Chaulemps passe. A juste titre, pour le plus joli rassemblement de la Chambre. Ceci dit sans vouloir déshonorer M. le député coiffeur Chauvin. Devant l'unanimité de ces manifestations, le président propose de suspendre la séance.

M. Chaulemps nous rassera non pas demain mais tout à l'heure, à la reprise. Il s'acquiesce consciencieusement de sa tâche. Vous connaissez la vieille définition du tambour: «sonore et creux»; cette définition s'applique à merveille à M. Chaulemps. Les amis du député de la Seine, les radicaux, l'applaudissent tant qu'ils peuvent, mais ils sont si peu nombreux que leurs bravos ne s'entendent guère.

Après M. Chaulemps, M. Deschanel; après les redondances radicales, les périodes pomposées de l'orateur Centre-Gauche. M. Deschanel éploche, à son tour, le programme socialiste. Mais tandis que M. Barthe s'attaquait à M. Jaurès, lui, s'en prend à M. Jules Guéde, à M. Jaurès, lui, s'en prend à l'Extrême-Gauche; assis au troisième banc de la gauche, il mentionne dans la main, les longs cheveux rejetés en arrière, le député de Roubaix subit, sans mot dire, les attaques, d'ailleurs courtoises, de M. Deschanel. Il interrompait pas lui; écoute. Nous verrons s'il répondra.

Après avoir combattu les thèses socialistes, le jeune député d'Eure-et-Loir, prend la défense du Centre-Gauche qui, dit-il, a fourni les hommes les plus dévoués à la République et à la patrie. Il s'élève avec force contre le reproche de trahison. Il se défend vigilement depuis longtemps à la modération; mais il a été jusqu'à se plaindre de ses amis. «Quand nous voulons proposer, dit-il, on employait contre nous le vieux procédé qui fait toujours des dupes, celui-là même qu'on a employé dans le Var contre notre collègue M. Jourdan. Et M. Deschanel ajoute: «Il n'est pas suspect; il siège sur les rangs socialistes.»

Ces paroles soulèvent de vives dénégations sur les hauteurs où siègent les apôtres de la Révolution sociale.

— Non! Non! font les uns. — Jamais de la vie! s'écrient les autres. — Gardez-le, glapit M. Rouanet.

Alors, M. Jourdan se lève:

«Je demande la permission d'ouvrir une parenthèse, dit-il simplement. Le parti socialiste n'aura jamais l'occasion de me repudier.»

Le silence s'établit. M. Deschanel arrive à sa prière: la phrase, fort bien venue, ma foi, lui sert de conclusion. Elle est accueillie par une double salve d'applaudissements.

Tandis que les leaders du Centre-Gauche congratulent leur jeune collègue, le président consulte la Chambre pour savoir si la discussion continuera, mais tout le monde en a assez. Le renvoi à samedi est prononcé à la presque unanimité. Espérons que cette troisième séance verra la fin du débat.

Pendant qu'à la Chambre on discutait en pure perte sur la question sociale, le Sénat, plus pratique, achevait la loi sur les caisses d'épargne. Nos vieux pères conscrits savent parfois faire, avec peu de bruit, de sérieuses et utiles besognes.

La Politique du Gouvernement

LE ROLE DU CENTRE-GAUCHE

Paris, 23 novembre, soir.

On s'entretenait beaucoup aujourd'hui, pendant la séance de la Chambre, des manœuvres auxquelles le Centre-Gauche, par l'effet du moment, est à lui qu'est due uniquement la prolongation de l'interpellation qui semblait sur le point d'être terminée mardi, après la réponse de M. Dupuy à M. Jaurès. Certainement le ministre avait eu tort de paraître vouloir étrangler, à son début, la discussion; mais puis-je la Chambre s'était prononcée pour qu'elle eût lieu immédiatement; la nouvelle décision qui en renvoyait la suite à jeudi devenait incompréhensible.

Ce sont les démarches du Centre-Gauche qui, cependant, ont amené ce résultat. On a vu le groupe dont M. Léon Say est l'âme multiplier ses démarches, s'adresser même à la Droite pour qu'elle lui prêtât son concours et joignît ses voix aux siennes et à celles des radicaux et des socialistes. Les droitières résistent; les membres du Centre-Gauche ont multiplié leurs efforts et l'on sait qu'ils ont enfin réussi à prolonger un débat qui ne se terminera, maintenant, que samedi.

Depuis ce moment, les conciliabules n'ont cessé. Dans la journée d'hier, alors que l'assemblée des modérés décidait de soutenir le gouvernement, les membres du Centre-Gauche parvenaient à tenter un nouvel effort pour la constitution du fameux cabinet homogène dont on a tant parlé en ces derniers temps.

M. Barthe a été chargé de donner dans ce sens, et M. Deschanel de l'appuyer. Mais ce qu'ils ont dit en séance ne révèle qu'à moitié les efforts de leurs collègues du Centre. Ce qui se passe dans les couloirs est souvent beaucoup plus intéressant que ce qui se dit en séance, surtout avec un régisseur expert comme M. Léon Say. Il ne faut pas se dissimuler que celui-ci a sur tout en vue la retraite du ministre des finances. M. Peytral le gêne ou peut-être est-ce la haute banque, dont M. Léon Say est l'humble serviteur qui voit d'un mauvais œil au Léon Say le député des Bouches-du-Rhône.

Nous pouvons dire que, tandis que l'on attaque ainsi violemment l'honorable ministre, celui-ci se montre fort calme. Il n'a renoncé en aucune façon à son programme; ni à ses idées personnelles sur matière d'impôt, mais il croit, comme le cabinet, qu'il ne faut pas, à cette heure, s'attarder sur les réformes qui ne peuvent aboutir que plus tard. Il se réserve en temps et lieu, de les proposer et de les défendre.

Ce n'est pas par amour du pouvoir que M. Peytral garde le portefeuille des finances, il n'a cédé, en restant ministre, qu'aux sollicitations réitérées de M. Carnot et de M. Dupuy, auxquels se sont joints ses autres collègues. M. Peytral lui, avait offert sa démission; il y a quinze jours, a demandé encore à se retirer, ce matin, en conseil des ministres, comme il est probable que MM. Terrier et Vielle le suivraient, le cabinet, que le Centre-Gauche s'est engagé, hier à défendre se trouverait immédiatement dissous.

Voilà à quel résultat arrivait MM. Léon Say, Deschanel, Barthe et leur corps de troupes nombreux, mais disciplinés.

Sait-on quel serait le ministre des finances désiré; celui dont la candidature serait immédiatement posée? Son nom n'est pas difficile à trouver: C'est M. Carnagat, le héros des dernières séances de la précédente Chambre; M. Carnagat, qui a été si peu de temps à la marine, aurait l'espérance de faire un plus long séjour aux finances, et l'on est peut-être certain qu'il ne parlerait pas, lui, d'impôt sur le revenu.

M. Léon Say ne travaille pas pour lui-même parce qu'il n'ignore pas qu'il n'a aucune chance de succès. Son protégé en a-t-il plus que lui? Nous croyons que M. Léon Say se trompe.

Voilà donc l'intrigue. Les résultats de ce débat y mettront fin sans doute et le Centre-Gauche, qui essaie, en ce moment, de se réveiller comptera une déillusion de plus.

Le débat sur l'interpellation

Paris, 23 novembre, soir.

Comme nous vous l'avions fait prévoir, la séance d'aujourd'hui n'a pas suffi pour épuiser le débat sur la politique générale. L'interpellation se continuera samedi et, selon toutes probabilités, s'achèvera le jour même, il reste douze orateurs inscrits, huit des jours précédents et quatre qui seront déclarés aujourd'hui. Ces douze orateurs sont: MM. Saint-Germain, Lasserre, Nauleau, Hubert, Jourdan (Loire), Paillet, Leygues, Gendreau, de Hame, d'Haut, Delbet, et Livié. L'un d'eux doit céder son tour à M. Goblet, qui paraît devoir prendre le premier la parole samedi.

On pense que toutes les nuances d'opinion, ayant été représentées à la tribune, une partie des orateurs inscrits renoncera à la parole; qu'en tous cas la Chambre, comme elle en a le droit, prononcera la clôture de la discussion avant d'avoir épuisé la liste des inscrits.

Examen des ordres du jour paraît devoir être laborieux. On annonce la présentation d'un assez grand nombre de textes, les uns en faveur du cabinet, les autres dirigés contre lui. Il y a déjà celui déposé au nom du groupe socialiste par M. Jaurès, à l'issue de son discours de mardi dernier et que l'on connaît. L'Extrême-Gauche, d'accord avec une partie de la Gauche radicale, en déposera un ainsi conçu: «La Chambre, repudiant toute alliance avec les radicaux et regrettant que la déclaration ministérielle ne comprenne aucune des réformes, démocratiques et sociales, passe à l'ordre du jour».

M. Raynal, au nom des républicains du gouvernement, déposera un ordre du jour affirmant la volonté de pratiquer une politique de progrès et de réforme et la confiance dans le cabinet. Mais, entre ces types généraux on attendra de nombreuses variétés de textes. Néanmoins, on considère comme certain le vote d'un des ordres du jour qui seront présentés en faveur du cabinet.

M. Dupuy et la majorité

On nous écrit de Paris, 24 novembre.

La journée d'hier semble devoir être décisive. D'abord la majorité libérale et modérée qui ne s'affirma un instant sur la déclaration ministérielle que pour se dissoudre aussitôt s'est retrou-

CARNE LIQUIDA

(VIA N D E L I Q U I D E)

Extracto Líquido

PTOGENO Y PERTONIZADO

FABRICADO POR

VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
CALLE URUGUAY NUM. 175

EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO

G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Plaza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1880--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.

El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.

Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.

La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Taller Mecánico de Carpintería
TORNERIA Y ASERRADERO A VAPOR

JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en persianas a la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al ramo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

INSTITUTO UNIVERSAL

CALLE URUGUAY 283 y 291

AGUSTIN M. VAZQUEZ—Director
Las clases elementales de aritmética, álgebra, geometría, trigonometría, etc., etc. se hallan a cargo de profesores, a la vez y a la vez. Edificio amplio, luz y ventilación incomparables.
Los cursos de enseñanza superior se imparten a cualquier hora del día.
Se admiten alumnos de ambos sexos y extranjeños.—Precios módicos.

LICEO FRANCO-URUGUAYO

127—CALLE DAIMAN—127

GRAN COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este colegio proporciona a sus educandas educación e instrucción vastísima como sigue:—
Además de las clases elementales de idiomas, aritmética, álgebra, geometría, etc., etc. enseñadas las ciencias exactas y naturales con toda regularidad.
Admite pupilas, internas y externas.
Directora interna, Rosa Bardallo.
Director General, Agustín M. Vazquez.
El colegio de niñas tiene carruajes para conducir las alumnas, sin cargo de precios.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes 38a y 38b

98, 100, 102—ESQUINA FLORIDA—98, 100, 102

CASA DE CONFIANZA

Se recomienda a las familias por su surtido especial para menaje, cocinas y artículos útiles en general.

Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar Enciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acojan a la felicidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin competencia

Gran Fabrica de Calzados a Vapor

DE

MAXIMO SERE H^{no}.

CALLE URUGUAY NUMERO 161 ESQUINA ARAPEY

(Casa Premiada en la Exposición de Paris de 1878)

Completo surtido de calzados, zapatos y alpargatas.

Ventas al por mayor a precios sumamente bajos.

La fábrica que expusimos, siempre será de primera calidad.

BUENO Y BARATO

AUGUSTIN FILON

LE CHEMIN QUI MONTE

—324—

On prétendait qu'elle avait eue sa poupée et qu'elle la jetait sous son lit quand elle entendait dans le corridor le pas solennel de son mari. Les uns disaient: «Elle sera une gaillarde comme Mme Jodelle; c'est dans le sang.» Les autres: «Elle sera aussi sérieuse que sa maman a été folle: la loi des contrastes!» La sagesse—ou la pitié—des nations tend sur le grand sujet de l'hérédité morale des oracles contradictoires. En réalité, on ne savait pas. Le timide, chez un jeune homme ou chez une jeune fille, peut annoncer l'humilité ou l'orgueil, dissimuler l'originalité ou le néant.

M. Le Marchand aimait assez les leçons puériles et craintives de sa femme. Il disait: «C'est une enfant... une véritable enfant... dans tous les sens du mot!»

Gianche a vingt ans, non sans culture ni

sans intelligence, mais bonnement et naturellement pudent, il avait en lui cette vocation de l'enseignement qui est si fréquente dans la monde et si rare chez les professeurs.

Pendant tout un été il avait donné des leçons de botanique à une petite gantière qui se montrait de lui avec d'autres étudiants. Marié, il avait des plans pour l'éducation de ses enfants. Il en parlait si nettement, si affirmativement, qu'on aurait cru volontiers qu'ils étaient déjà là. Une dame de Lyon, à laquelle il expliquait sa pédagogie, demanda à être embrassée.

Alors il hochait la tête.

«Plus tard... Cela vaut mieux ainsi... Il n'est pas encore temps... La nature sait ce qu'elle fait... Ma femme est une enfant... une véritable enfant...»

C'est pourquoi il s'occupait d'abord de l'éducation de Sophie. Il lui expliquait tout, la reprenait doucement, avait des silences, des efforts d'une indulgence infinie, presque éternelle, lorsqu'elle laissait échapper quelque opinion erronée, ou quelque expression sangrante. Volontiers il lui eût appris que les bruits et que la pluie mouille; il lui eût dit: «Ceci est un arbre, ceci est une maison».

Et il en venait toujours à cette conclusion qui le ravissait:

«Mais qu'est-ce que les chères sœurs l'ont donc appris?»

—Oh! je sais travailler! c'est moi qui ai écrit presque tout mon trousseau. Je vous ai fait un crochet pour le dossier de votre fauteuil, et je vous ai brodé un devant de chemise. Et mes confitures! Ah!

M. Le Marchand la prenait sur ses genoux. Pour un homme supérieur, qui a la «Candide» et les «Lettres persanes», c'est très gentil une petite femme qui ne sait rien, qui parle avec un étonnement gracieux, qui, à la moindre difficulté, regarde son mari, au moins le pèril se serre contre lui, qui se contente d'être son ombre, son écho et son reflet.

Deux ou trois années passèrent.

«Dis donc, Le Marchand, lui disaient ses amis Villata surtout, d'un air goguenard, tu y mets le temps à devenir père».

On est gaulois en province; on l'était alors, du moins. Quelquefois les railleries furent plus grossières et plus directes. M. Le Marchand haussait les épaules. Il ne savait pas si Mme Le Marchand... puis il s'interrompait.

«Tenez, vous voudriez me faire dire des bêtises, allez vous promener! En ce qui me concerne, je sais à quoi m'en tenir, puisque...

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS

Ventas por mayor y menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892

POR SUS PRODUCTOS LA "ROMAINA" Y "BITTER SAN ROMAN"

ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO,

MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fué analizado por los ilustrados químicos don José Arcevala, doctor don Florentino Felipe y don Ulises Issola, declarándolo, según los informes publicados, de primera calidad, puro y altamente apropiado para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Felipe y tan recomendado por la prensa uruguaya.

Romaina (Licor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades

Que no deben de faltar en ninguna casa de familia:

El café, Bitter San Roman, Romaina [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 200, 211 y 213 y Buenos Aires núms. 306 y 308 Plaza Independencia.

NOTA—Los productos que empleo en la elaboración de mis tres especialidades, garantizo que son de primera calidad.

Francisco San Roman.

Gran Depósito de vinos del Salto

95—CALLE JUNCAL—95

Teléfono La Cooperativa Nacional número 400.

CHATEAU SAN ANTONIO

VITICOLA SALTEÑA

Se venden y se reparten a domicilio a precios módicos, los vinos de estos Establecimientos radicados en SAN ANTONIO, Departamento del Salto.

Collège Franco-Anglais

POUR DEMOISELLES

Directrice: Mme. ROSE BAZERQUE

262—25 DE MAYO—262

Cours complet d'enseignement primaire et de langues vivantes

Les Classes générales sont sous la direction de Mmes. Rose Bazerque, Mathilde C. Baldriz, Louise Norancio, Dolores Sorneco, Anne Mauvezin, Amélie Simon, Elise Fontan, Cécile Diago.

Cours Supérieur de Français—Professeur A. Bazerque.

Id. id. id. Moyen Mme R. Bazerque.

Id. id. id. id. Mlle E. Fontan.

Id. id. id. Elémentaire id. A. Simon et A. Mauvezin.

Id. Anglais. Cours Supérieur, Miss F. Ayre.

Id. id. id. id. moyen, A. Bazerque.

Id. id. id. Elémentaire Mrs. J. H. Ayre.

Couture et Broderie, Mlle Elise Barragand.

Dès la rentrée des classes, il y aura un cours exclusif, ment français dirigé conformément aux programmes des Ecoles Primaires de Franco.

Pour les orphelins Tejera

En vente, dans toutes les librairies, le numéro annexe de *El Ejército Uruguayo* qui contient la relation du duel Et tout ce qui n'est publié au sujet du duel Ruprecht-Tejera.

Gran Hotel del Parque Giot en Villa Colon—(Sacral del Hotel de la Paix.—Se avisa a las familias y al público que con el objeto de facilitar los paseos al Parque Giot la compañía del Ferrocarril Central de acuerdo con el dueño del Hotel, expendirá boletines de ida y vuelta a la clase con derecho a 1.º muerzo ó comida por el precio de \$ 1.20 cada boleto.

El Hotel Giot permanecerá abierto durante la estación de verano no alterando en nada su buen servicio.—Montevideo, Mayo de 1893.

cherches historiques sur la famille de Bayard; il se livra à d'autres expériences sur les engrais; il écrivit dans l'*Impartial Dauphinois* des lettres signées Thraséas. Mais rien ne remplissait le vide de son existence.

Lorsqu'il eut quarante ans, son ennui devint plus profond, son chagrin plus amer. Bien malgré lui, sans s'avouer la cause de ce changement, il montrait parfois de l'aigreur à Mme Le Marchand. Car enfin, sans aucun doute, c'était sa faute à elle, puisque Virginie... Avec une autre, il aurait eu des fils et des filles du haut en bas de la maison.

Certains gens, en pareil cas, reportent leur affection sur des neveux ou des nièces. Lui n'en avait point. D'autres encore adoptent des enfants étrangers. Voilà une sottise qu'il ne ferait jamais! Des enfants que l'on ne connaît pas, qui portent dans leurs veines de mystérieuses hérédités et qui en viennent, parfois, jusqu'à trahir devant la Cour d'Assises le nom qu'on a eu l'imprudence de leur livrer!

Cette idée d'adoption faisait son chemin dans son esprit. On le sentait à l'acharnement avec lequel il la combattait tout haut. Il disait à sa femme:

(A suivre)